

L'Avenir de l'Afrique

UN ELOGE DE LA RACE COLO-NISATRICE PAR UN ECRIVAIN ALLEMAND

Contraste frappant: la paix et la tranquillité régnaient dans les colonies françaises; des mouvements insurrectionnels secouaient les colonies anglaises.

L'équilibre du monde a trop besoin pour que la vieille Europe ne désire pas sincèrement voir l'Angleterre surmonter les difficultés qui l'assaillent. Mais il est une question qui se pose tout naturellement: "Comment faut-il interpréter le calme dont bénéficie actuellement l'empire colonial français? Est-il durable ou simplement accidentel?" Nous avons consulté un ouvrage qui constitue un des essais les plus appréciés d'analyse et de synthèse de l'expérience coloniale de la France en Afrique Occidentale, en Algérie-Tunisie et en Indo-Chine. Mions tout de suite que l'auteur, M. Louis Vignon, n'a pas de vœux trop optimistes sur l'avenir. A son sens, l'œuvre coloniale de la France est limitée de temps comme l'œuvre coloniale de l'Angleterre.

Deux méthodes de gouvernement se sont disputées les préférences des colons français: la méthode de l'assimilation et celle du protectorat. L'assimilation est surtout pratiquée en Indo-Chine et en Algérie, tandis que le protectorat est la "formule" employée en Tunisie, au Maroc et en Afrique Occidentale.

Assimilation ou protectorat? L'assimilation, c'est la "sottise française", déclare M. Louis Vignon. Elle a abouti à la ruine des indigènes et à créer une poussière de peuple, sans cadres nationaux et abandonnée à la merci des colons européens. Tel l'exemple de l'Algérie. La place nous manque pour suivre M. Vignon dans sa démonstration. Qu'il nous suffise de citer cet extrait des conclusions de son ouvrage (page 547):

"Une chose est apparue bien nettement: la confusion des méthodes et des principes, l'incohérence des solutions, la contradiction des résultats.

"Ici, sous de faux titres, sont une phraséologie abondante, pas de "politique indigène", l'autochtone, ni étudié, ni compris, ni aimé; c'est l'administration directe, l'assimilation, poursuivie en tous domaines. Les populations d'Algérie et d'Indo-Chine tantôt se plaignent, tantôt se taisent, mais toujours elles souffrent. "La vraie "politique indigène", soucieuse d'abord de l'autochtone; c'est le protectorat. La Tunisie, le Maroc, l'Afrique Occidentale sont en bonne voie et deviendront des "réussites" si, du moins, l'erreur électorale de l'Afrique Occidentale est corrigée, si, partout, une juste mesure est conservée en ce qui concerne les écoles; si l'état actuel du parlement ne persiste pas, car le vote de deux ou trois ordres du jour maladroits compromettrait l'œuvre entière.

L'avis d'un allemand

Au reste, M. Louis Vignon ne croit pas non plus à la durée indéfinie des protectorats; il n'y voit qu'un moyen de sauvegarder plus longtemps la domination de la race blanche. Il estime que les peuples persisteront dans leur nationalité et qu'il est une éventualité probable en Angleterre et qu'il faut envisager en France; la séparation. "Races, peuples conservant à travers les siècles leur personnalité, sont irréductibles". On le voit, cette opinion est radicale. Est-elle juste? Nous ne déciderons pas. Nous demanderons seulement: N'y a-t-il pas l'exemple de l'Empire romain? La France moderne n'est-elle pas la résultante de la fusion des races gauloises et franques dans le creuset de l'esprit latin. Ce que Rome a fait dans l'Afrique du Nord, après avoir abattu Carthage, la France et l'Angleterre, a été effectué dans les circonstances actuelles. Des étrangers le pensent. Et quels étrangers. Ecoutez, par exemple, le docteur Rudolph Asmis, ancien consul général d'Allemagne au Congo Belge. Ce spécialiste des questions africaines a publié à ce propos, dans le numéro d'octobre 1921 des "Preussische Jahrbücher", un article que la "Gazette de Cologne" a analysé dans son numéro du 6 décembre.

"Considéré de façon purement politique, le partage de la puissance politique en Afrique, entre la France et l'Angleterre, a été effectué à proportions égales, écrit le docteur Asmis. Au point de vue de la situation géographique, de la nature du sol et du nombre des habitants, les possessions anglaises semblent cependant avoir la supériorité sur les possessions françaises. Pourtant, il existe certains indices qui font craindre pour cette supériorité."

Les faits ont depuis lors justifié cette opinion. M. Asmis prévoyait, dès décembre 1921, que l'Egypte aracherait à l'Angleterre la reconnaissance de son indépendance. C'est maintenant chose faite. L'Angleterre peut son protectorat sur l'Egypte, au moment où la France s'approprie, par l'exposition de Casablanca en 1923, à célébrer l'achèvement de la pacification générale et de la libération économique et de son protectorat marocain.

Après la colonie de Kenya (ancienne Afrique Orientale anglaise), l'opposition entre blancs et hindous revêt une forme particulièrement violente. L'invasion hindoue se propage à un point que les blancs commencent à craindre pour leur influence sur la population indigène et ont constitué

des associations secrètes de défense et de protection. Ils sont soutenus par le général Smuts et par la population blanche d'Afrique du Sud, tandis que le gouvernement des Indes a protesté, dans une note formelle, contre l'opposition et l'hostilité que rencontraient la-bas ses nationaux.

Au Natal, la question hindoue est paisiblement brûlante et, dans le restant de l'Union Sud-Africaine, la rivalité anglo-boer, toujours latente, de même que la question de la race noire, la "colour bar" inspirent de l'inquiétude. Rappelons pour mémoire les tendances républicaines et séparatistes, l'esprit de violence des syndicats des mineurs du Rand. D'autre part, en Gambie, sur la Côte d'Or, dans la Nigéria et les autres possessions anglaises de l'Afrique Occidentale, des intellectuels et des demi-intellectuels indigènes, ainsi que l'avaient prévu il y a vingt ans déjà des Anglais parfaitement avisés, ont provoqué, en faveur de l'égalité des races et du droit de libre disposition une fermentation qui n'est pas sans danger.

Deux politiques Ces mouvements ethniques et politiques qui, si on les domine rapidement, risquent d'engendrer le désordre et la faiblesse, induiraient le docteur Asmis à faire sienne la conclusion de l'ouvrage. "The Conflict of Colour", que l'écrivain anglais bien connu, Putnam Weale, fit paraître en 1910: "Il est absolument certain que la question des races est, pour toute la Grande-Bretagne, le roc contre lequel l'Empire britannique viendra se briser ou bien sur lequel on pourra bâtir le plus grand édifice que le monde ait jamais vu."

"Par contre, dans l'Empire colonial français—nous traduisons ici l'article publié par la "Gazette de Cologne" à l'égard de M. Asmis—les choses se passent de toute autre façon; pendant la guerre, la France a eu à réprimer de graves soulèvements qui furent constamment alimentés par le recrutement exagéré des Français. La France a réussi à vaincre ces soulèvements et à lever des troupes en très grande quantité, notamment au Sénégal et dans le Haut Niger. Elle a certes flatté ces troupes outre mesure. Partout et toujours, celles-ci ont été fêtées comme les héros de la Marine, de l'Yser, de Verdun. Les soldats de couleur, tout comme les blancs, ont reçu la Légion d'honneur et autres distinctions. Des hommes de couleur occupent en Rhénanie, comme soldats français, des postes privilégiés par rapport à certains blancs. Les Français n'ont pas craint pour eux-mêmes les conséquences politiques et ethniques de leur manière d'agir. Etant donné la guerre-à-vis, la situation des indigènes vis-à-vis des blancs dans les colonies françaises était tout autre que dans les possessions anglaises et allemandes. A cette époque déjà, la France reconnaissait aux indigènes la qualité de citoyens français, bien que cette mesure n'ait pas été d'application courante. Dès 1848, elle accordait à un petit nombre d'hommes de couleur le droit de vote pour le Parlement français. Si donc elle veut en arriver, pour le recrutement des troupes noires, à une généralisation de ce droit, elle ne serait pas contrainte de suivre une voie absolument nouvelle en matière de politique coloniale.

"Le ministre des Colonies, M. Albert Sarraut, formule, dans un mémoire, ce principe de l'éducation des indigènes: "Les indigènes doivent de plus en plus être mis en contact avec la vie intellectuelle et morale du peuple français et avec les bienfaits de la civilisation."

"La militarisation et un système d'éducation mis au service de la militarisation sont les moyens propres à réaliser la francisation méthodique de toute la population indigène, francisation susceptible de fonder dans la mère-patrie, par une annexion basée sur les sentiments, la vaste territoire colonial de la France. Si donc dans les possessions anglaises, il existe de nombreuses raisons de déconfort, de tendances centrifuges, l'image que présente, d'après l'auteur, l'Afrique française, est exactement l'inverse: c'est le début d'un système de fusion et de concentration dont la réalisation, il est vrai, demandera de longues années, mais dont l'application est consciencieuse. Les indigènes, selon toute apparence, s'y soumettent en fin de compte de bon gré, voire avec plaisir, bien que des révoltes puissent encore se produire.

"A cet égard, les déclarations explicites faites du congrès pan-nègre, qui s'est réuni fin août et au commencement de septembre à Londres, Bruxelles et Paris, et qui constitue un chef-d'œuvre de la diplomatie française, méritent également de retenir l'attention. Tout le congrès, qui a été une glorification de la France, a produit dans une partie des journaux coloniaux anglais, une impression de malaise. Ces journaux déclarent ouvertement que le congrès, par sa signification, intéresse le monde entier, et le vieux colonial anglais, Sir Harry Johnston, en est venu à faire cet aveu dans l'"Observer": Je suis d'avis qu'en somme la nation française, depuis 1871, a traité le problème nègre en Afrique et dans l'Amérique tropicale d'une façon plus sage, plus réfléchie et avec plus de succès que ne l'ont fait les Anglais."

La France, maîtresse de l'Afrique? Conclusion du docteur Asmis:

"Si plus tard, l'Angleterre et la France devaient à nouveau se mesurer sur le territoire africain, cette dernière se trouverait vraisemblablement dans une position beaucoup plus favorable qu'en 1898. Si le développement qui se dessine actuellement se poursuit dans toute son ampleur, la France se trouvera même être devenue la véritable maîtresse de l'Afrique."

"Il est malaisé de préjuger de l'avenir et nous ne concluons pas. La ou des spécialistes professent des opinions assez divergentes, il sera bien permis à un colonial qui n'est pas encore un "ainé" de rester dans l'expectative. Il n'en est pas moins vrai que c'est là un problème qui remue de nombreuses et graves idées et qui ne peut laisser la Belgique indifférente, car, pour reprendre une des larges images de Bossuet, la politique d'expansion mondiale, la colonisation pratiquée par Léopold II et continuée par le peuple belge au Congo est "un de ces grands coups dont le contre-coup porte loin."

Mariage Franco-Américain



Mlle Sally Beecher, entrant à l'église de la Madeleine, au bras de son oncle, l'ex-ambassadeur des Etats-Unis à Paris Hugh C. Wallace, qui a été célébrer son mariage avec le comte Jean Bertrand de Luppe. C'était le premier grand mariage mondain de la saison. L'ambassadeur Herrick, successeur de M. Wallace, était parmi les invités à la noce.

ment dans une position beaucoup plus favorable qu'en 1898. Si le développement qui se dessine actuellement se poursuit dans toute son ampleur, la France se trouvera même être devenue la véritable maîtresse de l'Afrique."

"Il est malaisé de préjuger de l'avenir et nous ne concluons pas. La ou des spécialistes professent des opinions assez divergentes, il sera bien permis à un colonial qui n'est pas encore un "ainé" de rester dans l'expectative. Il n'en est pas moins vrai que c'est là un problème qui remue de nombreuses et graves idées et qui ne peut laisser la Belgique indifférente, car, pour reprendre une des larges images de Bossuet, la politique d'expansion mondiale, la colonisation pratiquée par Léopold II et continuée par le peuple belge au Congo est "un de ces grands coups dont le contre-coup porte loin."

(1) Un programme de politique coloniale. Les questions indigènes, par Louis Vignon, professeur à l'Ecole Coloniale. Paris, Librairie Plon, 1919.

LE VIN ET LES BETES

Les animaux aiment-ils boire du vin et peuvent-ils s'enivrer? Oui, si l'on en croit les nombreuses observations faites à ce sujet.

C'est ainsi qu'un chardonneret, qui avait l'habitude de se promener en liberté dans la maison, venait, chaque jour, boire à satiété dans le verre de sa maîtresse, lorsque celle-ci était à table. Il était après en un visible état d'ivresse. Il faisait de multiples pirouettes ridicules, puis tombait dans un profond sommeil.

Un étourneau apprivoisé qui boit du vin blanc, ce qui le mettait en état d'ébriété complète, à la grande joie de ceux qui le voyaient.

Un chat en un coin, appartenant à un vigneron, avait l'habitude de boire le vin qui s'égoûtait du robinet de la cuve. Quand le coq était ivre, il chantait à tue-tête, alors que le chat devenait immédiatement somnolent.

Les chevaux boivent le vin avec plaisir, les éléphants également. Livingston raconte que les éléphants vivant en Afrique à l'état sauvage mangent un fruit qui les enivre.

Et voilà qui prouve que les bêtes le sont moins que certains hommes!

Faits Divers

Pour certains journaux français la reconstruction économique de l'Europe, but avoué de la conférence de Gènes, est en train de se limiter à la restauration de l'Allemagne et de la Russie. Les confrères ont le coup d'œil assez justifié.

L'Argus, mettant à profit son expérience et sa situation exceptionnelle, vient de publier une nouvelle édition de "Nomenclature des Journaux en langue française paraissant dans le monde entier." Ce volume précis sera l'auxiliaire de tous ceux qui, chaque jour, ont besoin des lumières de la Presse Française.

Le roi, la loi ou l'opinion. C'est à un de ces éléments que se ramènent les diverses formes de gouvernement. Les rois sont aujourd'hui sans force. La loi, en raison de sa fixité, crée la stabilité quand elle est respectée. L'opinion, étant très mobile, engendre fatalement l'anarchie.

Les Russes déclarent l'égalité. En d'autres termes, ils voudraient que les autres nations soient aussi perverses qu'ils le sont eux-mêmes.

Mieux vaut faire un faux pas en avant et se relever avec courage que de faire et rester stationnaire.

UNE BERCEUSE

M. Alfred Nettement a envoyé à la fois la berceuse que son père fit pour sa naissance. Cette berceuse, pendant trente ans, a été le chant de toutes les mères françaises.

PRES D'UN BERCEAU

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclorer,
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serain,
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.

Anges des cieux, que serasta sur terre?
Homme de paix ou bien homme de guerre?

Brillant poète? Orateur? Général?
En attendant, sur mes genoux,
"Angé aux yeux bleus, endormez-vous!"

Don œil le dit, il est né pour la guerre;
De ses lauriers, comme je serai fier!
Il est soldat... le voilà général;
Il court, il vole, il devient maréchal!

Le voyez-vous, du sein de la bataille,
Le front serain, traverser la mitraille?

L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur;
Sonnez clairons, car mon fils est vainqueur!
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous!

Mais non, mon fils! ta mère, en ses alarmes,
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes.
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous les regards de Dieu!

De cette lampe à l'autel allumée;
Sois cet encens qu'offrent le séraphin.
A l'Eternel, avec l'hymne divin...
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau levite, endormez-vous!

Du prêtre, hélas! l'aveugle est bien austère!
Pour toi je rêve un destin moins sévère;
Mon jeune ami, l'orchestre harmonieux
A préludé par ses accords joyeux!...

Comme il est bien!... quel charme!
Quelle aisance!
Mon fils, ce soir, est le roi de la danse!

La valse ardente effeuille bien des fleurs;
Nymphes du bal, prenez garde à vos coeurs!
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau danseur, endormez-vous!

Pardon, mon Dieu! dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse,
Si j'ai péché, n'en punissez que moi;
J'ai seule en vous, Seigneur, manqué de foi;

Près d'un berceau, le rêve d'une mère
Deviendrait toujours n'être qu'une prière.
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant;
Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.

Et toi, mon ange, aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux.
ALFRED NETTEMENT.

LA FIN DE LA MER

Le père du petit Torer l'accompagne sur sa connaissance géographique, il lui demande:

—Voyns, où ça finit-il, la mer?
—Et Torer répond mélancoliquement:
—Hélas! au mois d'octobre!

POINT DE VUE

Le champion Dempsey prétend que le football est un jeu brutal.

SALOMON BOUCHARA

Je n'ai pas changé de nom. A quoi bon! Il ne se levera pas des terres coïncées, sous lesquelles il repose, pour me reprocher d'avoir raconté sa fin. Et les siens, dans le village africain où son père est aveugle, les siens qui ne savent ni lire ni écrire, si quelque notable leur lit le journal, ils sauront que leur fils est mort bravement, en s'adonnant avec un habileté dont le père sera fier, une fortune qu'ils n'ont point héritée. Mais j'évoque ce digne Salomon pour les rescapés de là-bas, qui, l'ayant bien jadis, souvenaient un peu d'émotion à son souvenir.

Salomon Bouchara débarqua du transport avec son régiment, où il était deuxième zouave, tout simplement. Il prit pied à Seed-ul-Bahr, comme tous, sous une fusillade et un bombardement fort déplaisants, qui nous épargnèrent, lui, moi et quelques autres, parce que ce n'était pas notre heure. Il se battit donc tout le mois de mai, aux Dardanelles, sans distinction ni indignité. A l'attaque du Kerévo-Déré, il reçut une balle dans le talon de son godillot et sut réparer cette blessure, parce que son père était savetier. Puis le régiment de marche d'Afrique, auquel il comptait, passa sur la gauche du front, en liaison avec les Anglais, devant Krichit.

Un jour qu'il buvait un quart de pinard sur la banquette d'une tranchée qui ne fleurait pas la rose, un grand diable d'Ecosais l'aborde, désignant le liquide violet et fit claquer sa langue:

—Jam?...
—Pinard?...
—Pinard!...

D'un bidein qui était d'une contenance de deux litres, Salomon sortit un deuxième quart:

—Very good pinard! s'exclama l'Ecosais quand il l'eut bu, et se frottant l'estomac d'aise, il ajouta: Combien?...
—Rien!...

—Le lendemain, à la même heure, l'Ecosais revint, accompagné d'un camarade également Ecosais. Ils fumèrent tous deux, de courtes pipes et portaient en bandoulière une musette. Ils saluèrent poliment Salomon à qui ne manquait pas son bidein, et prirent place à ses côtés. Le premier Ecosais sortit de sa musette un paquet de cigarettes blondes; le second, un pot de confitures. Puis ils regardèrent Salomon. Salomon présenta son quart, le remplit de vin et l'offrit à son ami de la veille; il fit ensuite la même politesse au nouveau venu.

Quand ils eurent bu, les Ecosais prononcèrent l'habituel "good pinard" et s'en allèrent, laissant discrètement à leur place les cigarettes et le "jam." Pas plus tard que le soir, Salomon Bouchara échangeait sa confiture et ses cigarettes contre deux litres de vin que le cuisinier de son capitaine fut trop heureux de lui céder.

On le vit, le lendemain, errer dans la tranchée anglaise avec deux gros bidons pleins jusqu'au goulot et une musette vide. Il en entra assez vite, chargé de huit boîtes de "marmalade," échangeant aussitôt contre autant de litres de vin. Salomon devenait commerçant, et son négoce naissait sous des auspices favorables, puisqu'il n'avait pas besoin d'y mettre un sou.

Huit jours après, sa musette s'était muée en besace qu'il rapportait, suant et peinant, au P. C. de sa compagnie, où les hommes qui recevaient de l'argent de chez eux l'accueillaient.

Le cours du vin, à l'intendance, ne dépassait pas six sous le litre. Celui de la boîte de confitures, d'une livre anglaise, fut fixé par Salomon à vingt sous, ce qui était vraiment pour rien. Le vin à l'usage des Anglais, en vertu d'une politique hydraulique qui était loin d'altérer l'Entente, supportait facilement l'adjonction d'un bon quart d'eau. Il revenait donc à quatre sous à Bouchara, qui réalisait un bénéfice de cinq cents pour cent sur ses affaires. Il est vrai qu'il y risquait sa peau et trouvait, par-dessus le marché, le moyen de se battre correctement.

Comme nous occupons de ce secteur depuis quinze jours...
—Oui, mon colonel, fit l'adjutant-major.
—Alors, vous n'avez pas encore trouvé le moyen de l'expurger de ces ordures?...
Le capitaine, qui était un ancien marsouin, sourit:

—Oh! vous savez, mon colonel, cela prouve que Salomon est débrouillard. Le chef écarquilla les yeux, demanda si l'on ne payait pas tête, écouta l'explication et dit que Salomon devrait lui être présenté le jour même, avant la soupe du soir.

Ce que fut l'entrevue, je l'ignore, n'y ayant point assisté; mais Salomon Bouchara en sortit, muni de sa compagnie sur le train républicain, et doté, pour son usage personnel, d'un petit âne, le meilleur d'une bande bruyante arrivée récemment d'Egypte.

te pour porter la soupe aux tranchées.

Il s'en alla digne et fier, et, quel que jours plus tard, dans toutes les popotes d'officiers du corps expéditionnaire des Dardanelles on mangera de la "marmalade" anglaise. Le prix, toutefois, en avait un peu monté: il atteignait, en franc vingt-cinq.

Et ce pauvre monsieur l'intendant, qui n'en mangeait pas, lui, parce qu'il était trop à l'arrière, était persuadé que l'on devenait alcoolique dans les popotes. La consommation du vin montait, en effet. En revanche, les Scots et les Anzacs n'avaient plus l'air de buveurs de thé. Pauvre monsieur l'intendant, ne soyez pas accablé de ma révélation!

Pleurez plutôt avec nous sur la fin tragique de Salomon Bouchara. Un tel métier n'allait pas sans risques. Acheter six sous son pinard aux cuisiniers des popotes françaises, en charger son sac de nombreux bidons, cela allait. Mais il fallait pérégriner dans un sale coin, prendre le boyaux à la maison Zimmermann, le biquet à gauche, parcourir tout le secteur anglais, mal organisé et plus bombardé encore que le nôtre, connaître les détenteurs de confiture, palabrer.

—Jam? Pinard?
—No...
—Jam? Pinard?
—All right!

—Aller jusqu'au trot complet de sa marchandise, se faire sonner en cours de route et revenir, parfois, avec des boîtes percées par des éclats d'obus.

Courir ensuite les popotes françaises, vendre, à vingt-cinq sous la boîte, ses provisions, et de le filer rapidement au bivouac des Sénégalais; les trouver en train de jouer aux cartes et leur échanger cent ou deux cents pièces de vingt sous—la recette du jour—contre vingt ou quarante pièces de cent sous; tenter encore de profiter de leur besoin de monnaie afin d'avoir une grosse pièce blanche pour quatre petites; ah! le sale métier quand les obus et les balles vont y accompagnent sans répit!

Le matin que Salomon Bouchara et son âne furent repérés par la "Côte d'Asie rapide," une pièce de marine turque dont on n'entendait pas venir les obus, la "marmalade," son porteur et son maître furent réduits en cendre. Le bât d'écaille de l'âne s'éparpillèrent de tous côtés de grosses pièces blanches. Et, comme une compagnie de la légion montait en ligne, des hommes bronzés, étonnés de l'aubaine, ravirent aux héritiers du pauvre Salomon une vraie fortune.—Jean Perrigault.

Fin d'Hiver en Montagne

La petite aube naît en ses couleurs blafardes. Entre Bâle et Lucerne, je suis le paysage par la portière; drôles mélancolies d'Alsace encore, naïves de capites wirthauses endormies sous des capuchons blancs.

—A chaque jour suffit sa joie, me dis-je.

Et je songe à la première image que fixera dans mes yeux le monde glissant de la neige.

Mon imagination va des kodak de Femina-Sport au souvenir attendri des tableaux hollandais où les vieux peintres des bambocades mirent sur la glace des bonhommes réjouis et courtauds; mon cœur est là, respectueux dans l'attente des spectacles de grandeur et de paix...

La barge file, menu, entre les masses d'argent de ses montagnes géantes; ils touchent à quelques villages dont les chalets semblent en prière, et les clochers, d'humbles cierges bien neufs tendant leurs jolies langues au soleil.

Witanaud! Le joujou rouge attend. Il va nous grimper... Nos grimpons, cran à cran, vers ces endroits enterrés et un peu sacrés où ne pénètrent pas les automobiles; nous montons vers la lumière.

La neige tombe, blanche, comme affolée. Rien n'est plus joli que ces danses de neige vives derrière une vitre!

Innocence et fierté des choses, couleurs blanches...
—Où s'en va ce vers? Il monte à la mémoire.

Dans le wagon, quelques viges marquant une gaieté robuste et saine. Ils sont de la montagne. Sans chapeau, les gros souliers de renne aux pieds, ils remontent au Righi.

Peut-on songer, sans reconnaissance, à ces Suisses bâtisseurs de cités à deux mille mètres, dans les hautes vallées où, jadis, ne pénétraient que les troupeaux et où, selon les vieilles légendes helvètes, devaient séjourner les âmes damnées? Régions désertes! Régions d'horreur!...

Le Funi s'arrête. Douze cents mètres! Il y a trop d'épaisseur de neige. Des bras vigoureux, rougis par le froid, ajustent le chapeau-neige. Nous repartons.

L'air devient sec, léger: l'immobilité des choses semble, sous les neiges, animée d'une respiration souveraine. Quelle ivresse de monter, de monter encore dans ces froids salubres, dans ce décor où tout ne respire que facilité, soufflé libre, santé!

A quatre-vingt mètres, Righi-Kalthad (le Kalm: dix-huit cents mètres, est inattaquable l'hiver). Nous stoppons. Il est une heure. Le portier, dans un patois délayé, s'excuse du temps. Die sonne wird bald schneuen, dit-il pour m'encourager. Il est loin de se douter combien ce paysage polaire, cet océan mobile de paysans et de brutes me pénètre de

je ne sais quel étrange charme idéal.

Kalthad est une station climatique réputée de la Suisse. Dumais père, dans ses Impressions de Voyage en Suisse, notait ici:

"Ce n'est pas seulement une vue magnifique, un panorama splendide, c'est un effet de fantasmagorie."

Du Righi, en effet, on salue tous les grands des Alpes: la Jungfrau de M. Perrichon, le Pilatus inhospitalier, le Finsteraarhorn. A Kanzell, point de vue de la station, en restant à un peu, accoudée, vers l'approche de la nuit, on se sent envahie de toutes les grandes émotions de la nature; des colonnes lumineuses jouent sur toutes ces crêtes montant vers le ciel; des rayons rapides, changeants, clairs, décolorés, éblouissent et font saigner. On se demande si ce sont là des yeux, des dents ou des combats. Un si prodigieux mouvement, sans aucun bruit, cela semble tenir encore plus de la magie, presque, que de la nature.

Kalthad a sa vie d'été et sa vie d'hiver. C'est un bout de quelques petites boutiques et de quelques petits marchands. On y trouve le traditionnel hairdresser et les alpenstocks...

25 février! Il y a comme une sourdine mise à la vie, mélancolie de fin de saison qui rend plus saisissable peut-être toute la beauté de la nature.

Le soleil tout entier est entré dans ma chambre, ce matin, par la fenêtre ouverte aux vents de cimes. Ce qui est entré avec lui est inouï. Il y avait de l'argent liquide presque bleu, des reflets électriques de neige. Une féerie.

Dehors, l'allégresse est divine. On voit le froid, on ne le sent pas. Les enfants que je croise sur mon chemin de sacre candi sont les nains de la montagne de Jacques-Dalcroze. Leur nez est un bout de glace; ils n'ont plus d'oreilles sous le bonnet de laine, et la luge les jette en bas des pentes comme des petits mous et poudrés.

J'ai rencontré quelques-uns de ces little-toch à pieds-immenses qui, eux seuls, en hiver, possèdent la montagne. Ne les regardez pas quand ils montent, leur démarche est bien celle de quelque palmipède blesé; mais ne quittez pas des yeux, lorsqu'ils descendent, ces jeunes dioux lâchés à travers un paysage polaire qu'ils raient de taches sombres. De vants mes supplications, plusieurs fois, ils ont repris du vol; j'ai suivi les courbes harmonieuses de leurs silhouettes s'effaçant à la gomme de la brume. Hommes-oiseaux, Nijnski de l'espace, il n'y a pas d'air-tom.

— Quel dommage! me dira-t-on. Vous manquez l'influence des jerseys aux teintes vives bariloises les jerseys, et le chef au volant du bobbleigh menant la rondie effrénée du vertige.

Quel dommage? Peut-être que non.

Comment dépendre l'émotion de partir seule dans la neige, en quête de l'inconnu? Au milieu d'un silence religieux, sentir cette circulation aérienne rapide, l'échange mystérieux des nuages et des vapeurs, travail titanesque des forces de la terre, monter encore, puis, au sommet, dans un chalet de molasse rougeâtre et brillant, reposant par sa vue les yeux trop éblouis, entrer, près du poêle trouver de braves gens, fils de la montagne, qui tiennent à elle jusqu'à la mort par des racines invisibles comme celles des sapins et des pins-sauvages; voilà un souvenir que l'on pose soigneusement dans son cœur...

Le soleil se couche, ce soir, dans un chaos noir mobile fantastique. —Mauvais signe! annonce-t-on de l'hôtel.

Qu'importe! Cet objet hideux, inconnu sur les hauteurs alpestres—le parapluie!—n'entraine jamais les danses dans la neige fraîche dans laquelle on se jette, on se rejette!... Ah! lumière! sublime nourriture! comme il serait souhaitable pour l'enfant de trouver chaque année les trois semaines de montagne qui font du sang un torrent vermeil! Pas de nonchalance, ici, ni de languueur de Côte d'Azur. La montagne, sévère éducatrice des sens et de la force; la montagne, qui exige le sang-froid; le goût du danger, la joie, mais au prix du muscles; la montagne, qui fait de nos enfants, des petits dioux joyeux et disciplinés; et qui, au sein de l'hiver resplendissant et du soleil aigu, mur-mure à l'oreille des grandes personnes la belle parole de lord Byron: "A la montagne, on prend le sens du grand, du sublime, de l'universel, l'amour!"—Anne-Marie Grinsty.

DEVELOPPEMENT

L'élève Pichenard est depuis quinze jours au collège. Il a déjà réussi par espérillage à casser deux vitres à la porte de l'étude. Le préfet de discipline l'a fait venir à son bureau. Quand il a reparu en récréation, ses camarades lui ont demandé: